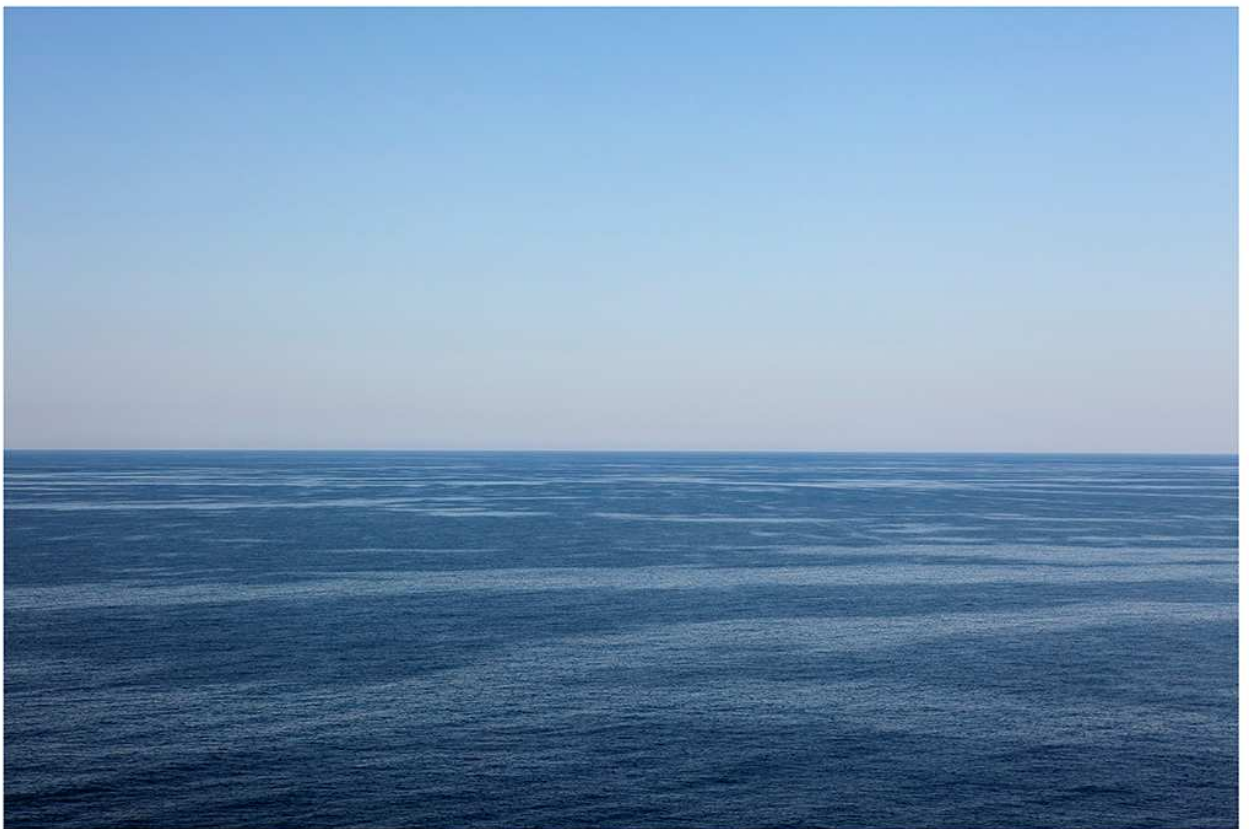


musée Nicéphore Niépce

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Patrick ZACHMANN MARE MATER



Patrick Zachmann
Lampedusa, Italie
2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Exposition proposée du 14 février au 17 mai 2015

coproduite avec Magnum Gallery, Paris dans le cadre de Marseille Provence 2013, capitale européenne de la culture

Service des Publics des musées
Musée Nicéphore Niépce - 28 quai des Messageries - 71100 Chalon-sur-Saône
Tel : 03 85 48 41 98 - Fax : 03 85 48 63 20
e-mail : servicedespublics.niepce@chalonsursaone.fr
Dossier pédagogique accessible sur demande au Service des Publics

musée Nicéphore Niépce

Mare, Mater

Il s'agit d'un voyage, un voyage de mémoire et d'exils. Ce voyage tisse le fil de toutes les destinées que je croise; celles des migrants quittant leur pays de la rive sud de la Méditerranée, fuyant le chômage, l'ennui, l'absence d'avenir; celles des femmes, des mères, qui les laissent partir ou découvrent qu'ils sont déjà partis. Et moi, je pars à la recherche des racines de ma mère, celles qu'elle a voulu oublier.

C'est l'histoire de la Méditerranée, l'histoire de la mer, l'histoire des mères. Parfois, les fils ne reviennent pas. Parfois, les fils périssent en mer. Et puis il y a aussi le rêve, le fantasme. Le rêve d'une Europe qui ne sera jamais aussi belle, aussi accueillante, aussi riche que vue de l'autre côté.

Ce projet est né de la certitude d'avoir à affronter dans un temps proche la séparation définitive d'avec ma mère très âgée et malade. Sa disparition rendra impossible à jamais le comblement de ses silences sur son histoire. Cette séparation particulière d'un fils avec sa mère, à laquelle je me prépare, résonne avec la séparation que les migrants clandestins, que j'ai filmés et photographiés, imposent à la leur, traversant la mer au péril de leur vie pour gagner l'occident.

Ce projet est donc le récit entremêlé de mes rapports difficiles avec cette mère dont j'ai voulu très jeune échapper à l'emprise et que d'une certaine façon je retrouve avant sa disparition annoncée, et la traversée de la mer au péril de leur vie de tous ces jeunes migrants qui laissent leur mère folle d'inquiétude sur le rivage de leur enfance. Les passerelles entre ces deux mondes, font écho à une réflexion sur les fondements de mon travail de photographe et de journaliste, sur mes rapports avec le temps et la mémoire, et sur ma quête perpétuelle d'identité.

Mer, mère, mare, mater... Une fois de plus mon travail photographique fait écho à ma propre histoire et tente d'en remplir les vides.

Patrick Zachmann

Patrick Zachmann biographie

« *Je suis devenu photographe parce que je n'ai pas de mémoire. La photographie me permet de reconstituer les albums de famille que je n'ai jamais eus, dont les images manquantes sont devenues le moteur de mes recherches. Mes planches-contacts sont mon journal intime.* »
Patrick Zachmann

Patrick Zachmann (1955) a été photographe indépendant depuis 1976 et membre de Magnum Photos depuis 1990. Il se consacre à des projets à long terme sur l'identité culturelle, de mémoire et de l'immigration des communautés différentes. De 1982 à 1984, il a travaillé à la fois sur un projet sur les paysages de l'autoroute, soutenus par le Ministère Français de la Culture et sur les défis de l'intégration face à des jeunes immigrés dans les quartiers nord de Marseille.

En 1982, il a également plongé dans le monde violent de la police napolitaine et la mafia - la Camorra - aboutissant à la publication d'un livre et un texte de fiction inspiré par ses images cinématographiques. En 1987, après avoir travaillé pendant sept ans sur un projet personnel interrogeant l'identité juive, Zachmann publie son deuxième livre, *Enquête d'Identité ou Un Juif à la recherche de sa mémoire*.

En 1989, son récit sur les événements de la place Tiananmen de Pékin a été largement publié dans la presse internationale. Cette année-là, l'intégralité de son travail reçoit le prestigieux Prix Niépce.

Durant les six années qui ont suivi, Patrick Zachmann a continué ses recherches sur la diaspora chinoise dans le monde entier, et publié en 1995 le célèbre livre *W., ou L'Œil d'un Long Nez*, accompagnée d'une exposition qui a tourné dans dix pays en Asie et en Europe. Entre 1996 et 1998, Zachmann a réalisé le court-métrage *La Mémoire de Mon Père*, suivi par son premier long métrage *Aller-retour : Journal d'un Photographe*, sur les traces qui disparaissent de la mémoire, au Chili en particulier.

En 2006, il a commencé un nouveau projet intitulé *Confusions Chinoises* pour lequel il a reçu une subvention de la Délégation aux Arts Plastiques (DAP). Il a aussi donné des cours à l'école nationale des Arts décoratifs de Paris et à l'institut supérieur de photographie et de communication à Rome.

De 2006 à 2008, il réalise un long métrage intitulé *Bar Centre des Autocars*, sur les destins de dix jeunes gens qu'il avait connu et photographié vingt ans plus tôt, des quartiers les plus pauvres de Marseille.

En mai 2009, à la Cité d'histoire de l'immigration à Paris, Patrick Zachmann présente vingt-cinq ans de travail vingt sur l'immigration et les banlieues.

Puis la même année, il se voit confier une mission photographique dans le cadre de Marseille-Provence 2013, ainsi naîtra *Mare Mater*.

musée Nicéphore Niépce

« Brûler... »*



Patrick Zachmann
Oussama, 19 ans, candidat au départ
Zarzis, Tunisie, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Embarcation de clandestins au large de l'île de Samos
Grèce, août 2009
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Ces deux grands formats résument la situation en début d'exposition. Au milieu des autres images, elles émergent.

D'un côté, un jeune homme, seul, fixe l'horizon et regarde cette mer qu'il projette de traverser pour une nouvelle vie, un travail, un avenir... l'inconnu...

Surgissant du néant, une minuscule embarcation où s'entassent des clandestins qui, au péril de leur vie, ont quitté leur mère et traversé la mer, frêle esquif repéré par les gardes de côtes... la fin du voyage? Point d'arrêt de l'avenir ?...

Dans la première image, l'ambiance est crépusculaire, rien n'irradie dans cette scène. La composition place le personnage, de dos, au centre de la scène. Le cadrage permet de voir ce qu'il regarde. Nous regardons ce qu'il regarde.

Photographier un personnage de dos en montrant l'environnement ou le paysage en second plan constitue une mise en abîme. En effet, le sujet de l'image est indéniablement le personnage (sujet centré au premier plan) mais sa posture de dos nous emmène de suite à porter notre attention sur ce que regarde ce personnage : le paysage. Ainsi la scène n'est pas un personnage et un paysage mais devient une entité : un paysage vu par un personnage. Nous savons ce qu'il regarde puisque nous le voyons, nous pouvons nous projeter à travers lui.

Cette composition visuelle entraîne ainsi un automatisme chez le spectateur qui l'emmène vers une dimension plus psychologique de l'image : que pense le personnage ou que ressent-il en regardant ce paysage?

Les vêtements du jeune homme démontrent également l'influence de l'Occident, de son mode de vie et de consommation : basket, jean, grande marque...

La seconde image rend palpable les risques pris par ces migrants qui traversent la Méditerranée : la fragilité des embarcations, la navigation incertaine, espérer atteindre la terre promise... du moins celle que l'on s'est promis... espérer ne pas être vu et repéré, rester dans cet univers aveugle et sombre et espérer ne pas sombrer. Quand la lumière surgit, elle signifie la fin du voyage mais aussi un retour sain et sauf sur la terre ferme.

* Brûler : En Arabe, *harrag* veut dire brûler. On désigne sous cette dénomination des jeunes d'Afrique du nord (majoritairement des hommes entre 20 et 30 ans), qui partent par centaines vers les côtes européennes (essentiellement Italiennes et espagnoles) en quête d'une liberté promise, d'une vie nouvelle, d'un travail, d'un avenir, relayés par les médias via les chaînes satellitaires.

Bruno Boudjelal

Un autre point de vue, une histoire similaire



Bruno Boudjelal
© Bruno Boudjelal, agence VU

Le photographe Bruno Boudjelal réalise en 2011 - 2012 la série « Harragas ». L'interprétation visuelle du sujet est différente de celle de Patrick Zachmann. Là où ce dernier choisit le surgissement de l'obscurité, Bruno Boudjelal crée une image presque subliminale. A peine visible, il évoque un impossible paysage côtier et symbolise ce qui constitue le voyage des Harragas : la disparition de la terre que l'on laisse derrière soi et l'espérance de la voir réapparaître une fois la Méditerranée traversée... improbable terre promise.

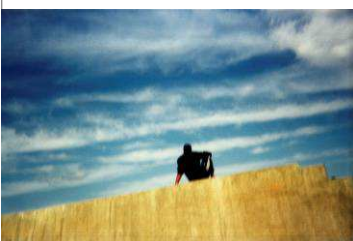
Telle une photographie largement surexposée, le motif est à son tour « brûlé ».

Bruno Boudjelal est photographe à l'agence Vu. Né à Montreuil d'un père algérien et d'une mère française, son histoire familiale est chaotique. Après des études de géographie et quelques années passées comme guide en Asie du Sud-Est, il éprouve le besoin d'aller sur les traces de ses racines en Algérie et choisit la photographie comme medium d'approche. Son premier voyage déterminera sa pratique photographique.

En 1993, le pays est en proie aux plus terribles violences, la rue est un espace dangereux, impossible d'y prendre des photos. Pour rester discret, Bruno Boudjelal utilise un boîtier amateur, ne regarde jamais dans le viseur mais oriente l'appareil de manière presque instinctive. Sa technique est née.

Avec ce voyage, Bruno Boudjelal va aussi à la rencontre de son histoire et de sa double culture. Son père a quitté l'Algérie au milieu des années 50, n'a plus jamais donné de nouvelles à sa famille et a totalement occulté son passé. Malgré le silence de son père qui refuse de l'aider, Bruno Boudjelal retrouve sa famille. *"Il n'a jamais compris ma démarche qui le renvoie à tout ce à quoi il veut échapper : ses origines."* De retour en France, il publie certains clichés dans la presse nationale et obtient, en 1994, une bourse grâce à laquelle il mène un travail sur la communauté turque de Bordeaux. Quelques mois plus tard, il est engagé par la célèbre agence Sipa qu'il quitte assez vite. De 1995 à 1997, il reprend son emploi de guide en Asie. En 1997, de passage à Paris, il convainc son père de retourner dans son pays. Ensemble, ils font deux voyages, sortes de parenthèses de vérité et de communication dans l'incompréhension qui les lie désormais. Au total, Bruno Boudjelal a effectué une quinzaine de séjours en Algérie qu'il a parcourue d'est en ouest, durant dix ans. Au fur et à mesure, une œuvre photographique a pris forme.

Les derniers travaux questionnent une Algérie qui a du mal à se remettre de la décennie noire. Utilisant la vidéo aussi bien que la photographie, il traite volontairement de la question des migrants clandestins.



Bruno Boudjelal
© Bruno Boudjelal, agence VU

Mare Mater

Quand les histoires se croisent

« *J'ai compris que la photographie, comme toute expression artistique, doit être cherchée au fond de soi.* »
Sergio Larrain

« *Je suis convaincu que c'est pour faire l'album de famille qui me manque [...] que je suis devenu photographe.* »
Patrick Zachmann

Patrick Zachmann présente « Mare Mater » comme un voyage, « de la mémoire et de l'exil ».

Il est question dans ce travail de la mer qui sépare les mères des fils et en même temps d'un pan de sa propre histoire familiale : une mère à la mémoire aujourd'hui défaillante, qui a toujours voulu oublier son passé algérien de petite fille juive séférade. Passé que Patrick Zachmann tente de reconstituer en traversant la mer à la recherche de ses origines.

Dans les deux cas, il est question de son attachement à la mère et d'un voyage à l'aboutissement incertain. D'un fait d'actualité, Patrick Zachmann en fait une seule et même histoire dans laquelle il occupe la place centrale : le lien entre des migrants clandestins et leur mère, le lien entre son présent et son passé, avant la disparition inéluctable de sa mère.

Dans les deux cas, c'est l'absence qui est au bout du voyage, l'absence d'un fils pour une mère, l'absence d'une mère pour son fils, et au milieu la mer qui a séparé, sépare et séparera encore.

Au mur, les images se répondent et dressent la situation : des portraits de Rosy, la mère de Patrick Zachmann, portraits à travers lesquels on devine une fin de vie et le portrait de mères restées de l'autre côté de la Méditerranée qui souffrent de l'absence de leur fils et continuent de vivre dans l'attente de nouvelles... tout en craignant celle tant redoutée : l'ultime appel annonçant qu'il ne reviendra plus...



Patrick Zachmann
Ma mère
Paris, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Badra Bouzidi, la mère de Noureddine
Oran, Algérie, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Mare Mater**Quand la photographie tente de combler**

Le passé de Patrick Zachmann a échappé à la tradition orale du récit. Il le reconstitue pièce par pièce en interrogeant sa mère dont la mémoire est devenue défaillante.

Les pièces du puzzle se rassemblent par un retour au pays, par le témoignage de ceux qui se souviennent et par la photographie, attestant d'une vie volontairement oubliée. Les images ressurgissent telles des réminiscences.

Fixée dans le temps et l'espace, la photographie n'a cependant que la capacité de raviver la mémoire.

Quand cette dernière n'est plus, la photo ne redevient qu'une image parmi les autres. « Ca a été » disait Barthe, mais cela me constitue aujourd'hui dans la mesure où les photographies peuvent encore faire sens pour moi.



Cette photographie, centrale, est une métaphore visuelle de l'histoire de Patrick Zachmann.

Le seul lien à son histoire est sa mère, représentée jeune ici. Aujourd'hui atteinte de la maladie d'Alzheimer, des pans entiers du passé ont disparu ou sont en train de disparaître. Le temps et les affres du temps ont fait leur office.

Ne reste qu'un fragment d'image, un fragment d'histoire, un fragment de soi...

Patrick Zachmann
Rosy, ma mère
Algérie ou Maroc, années 1940
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Mare Mater

Quand la photographie tente de combler

Extrait du livre « Mare Mater, journal méditerranéen » :

Moi : Tu as tout jeté du passé, toi?

Ma mère : Tout. Tout tout tout. Oui j'ai rien. Je regrette remarque. Enfin, pour moi c'est fini. A quoi ça sert? Mais pour vous, oui c'est dommage. Y'avait rien, j'avais tout enlevé. Oui oui. C'est bizarre hein?

Moi : T'avais tout enlevé? Quoi?

Ma mère : Bah les photos, j'avais des photos quand même. J'étais revenus d'Algérie avec des photos, avec des journaux. Des journaux, tout plein d'Algérie. J'ai tout déchiré, j'ai tout jeté.

Extrait du livre de Christine Ulivucci, Ces photos qui nous parlent, éditions Payot, 2014

« Les photos de famille nous mettent en effet sur la voie de pans d'histoire que l'on ne soupçonnait pas ou que l'on ne prenait pas en compte. Symptômes de l'histoire familiale, elles ont enregistré et gardé en latence quelque chose d'un vécu qui n'est souvent réinterrogé qu'une ou deux générations plus tard par quelqu'un lui-même porteur du symptôme de cette histoire. Même si l'on ne connaît pas tous les protagonistes, l'ambiance dégagée laisse entr'apercevoir ce qui s'est vécu. L'image devient alors parlante pour celui qui a besoin de comprendre ce qui fait obstacle dans sa propre vie. Telles des pièces à conviction énigmatiques ou identifiées, entreposées dans les sous-sols de la mémoire collective, ces photos a priori banales témoignent d'un événement spécifique qui a eu lieu et se tiennent à la disposition des descendants enquêteurs jusqu'à ce que l'affaire familiale soit élucidée. »



Patrick Zachmann
Photos de ma mère prises à Oujda
par mon grand-oncle Max, photographe.
Années 1940.
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Ma grande tante Andrée me montre une photo de ma
mère prise par son père, Max à Oujda au Maroc dans
les années 1940.
Nice, 2011.
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

musée Nicéphore Niépce

La photographie, instrument de relevé



Patrick Zachmann
Vêtements de clandestins échoués sur la plage
Zarzis, Tunisie, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Vêtements de clandestins échoués sur la plage
Zarzis, Tunisie, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Vêtements de clandestins échoués sur la plage
Zarzis, Tunisie, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Tunisie, 2011. Après la chute du dictateur Zine El-Abidine Ben Ali, le 14 janvier 2011, des milliers de Tunisiens tentaient l'exil vers les côtes italiennes ou siciliennes puis direction Vintimille, pour ceux qui voulaient rejoindre la France ou d'autres pays du nord de l'Europe. Source : site mediapart

Avril 2011 : Patrick Zachmann tente de photographier ces candidats au départ, ou mieux encore, un embarquement de clandestins. Il se rend alors vers les plages sauvages voir les barques des passeurs utilisées pour rejoindre en mer les bateaux qui emmèneront les clandestins.

T-shirts, chemises, baskets, pantalons... la plage est jonchée de vêtements. On raconte que ce sont les vêtements des noyés rejetés par la mer... « En tout cas, ce sont des traces du passages des migrants. »

A la lueur du flash, Patrick Zachmann fait surgir de l'ombre les témoignages d'un passage. Chacun de ces vêtements révèle toujours la même histoire, cette tentative risquée mais assumée par de jeunes gens d'une traversée clandestine au péril de leur existence dans l'espoir d'un travail et d'un avenir.

Ces photographies renvoient inmanquablement à la vie avortée par la disparition en mer.

Patrick Zachmann utilise ici la photographie comme un instrument de relevé, d'enregistrement des traces laissés par les êtres humains ; relevés d'empreintes, symboliques de destinées personnelles sur fond d'Histoire politique, économique, de faits de société. Une véritable archéologie de l'actualité.

Entre janvier et avril 2011, plus de 20 000 Tunisiens sont arrivés sur les côtes italiennes, bénéficiant d'un permis de séjour de six mois délivrés par les autorités italiennes pour qu'ils puissent rejoindre « amis et parents » ailleurs en Europe.

Source : site mediapart



Patrick Zachmann
Après le saccage du poste de police de la Goulette
Tunisie, avril 2011.
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



musée Nicéphore Niépce

Quand la photographie raconte...

Patrick Zachmann, à la recherche de ses racines, qui lui ont fait traverser à plusieurs reprises la Méditerranée, s'efforce de suivre le périple de ces fils, Nizar, Issam, Walid qui, après avoir quitté leur mère, et traversé la mer, tentent de « commencer à vivre » à Marseille ou à Nice.



Une photographie loin d'être anecdotique : le téléphone portable est en effet indispensable aux migrants clandestins. Il est à la fois :

- l'instrument de témoignage de la traversée
- l'instrument de navigation (à l'approche des côtes, le réseau se rétablit)
- l'instrument de liaison : lien avec sa famille restée dans l'attente de nouvelles au pays, lien avec des personnes relais qui permettront peut-être aux migrants de s'en sortir une fois arrivés.
- l'album photo renfermant souvenir et l'image de ceux que l'on a quitté.

Patrick Zachmann
Nizar me montre des séquences de sa traversée, de Sfax en Tunisie à Lampedusa, filmées avec son portable. Marseille, 2011.
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

A l'opposé l'une de l'autre dans l'exposition, deux images fortes prises de chaque côté de la Méditerranée se complètent :



Patrick Zachmann
Oussama, 19 ans, candidat au départ
Zarzis, Tunisie, 2011



Patrick Zachmann
Nizar peu après son arrivée de Lampedusa,
gare Saint-Charles, Marseille, 2011

Ces deux photographies, par leur composition et leur cadrage, ramènent à une même conclusion : la même ambiance crépusculaire, la même posture du sujet, central, mais vu différemment, la même solitude qui s'en dégage, mise en avant par le champ élargi laissé autour du sujet ; la même posture, bras le long du corps, figé, immobile, et bien qu'il soit impossible à apercevoir, le même regard que l'on imagine perdu, ailleurs. Le sujet ne fixe pas, sa conscience est tournée vers l'intérieur de lui-même plus que sur l'extérieur. Attendre, mais attendre quoi? Deux êtres perdus devant l'immensité de la mer, l'immensité de la cité, l'immensité de la tâche...

Traverser la mer représente un avenir. Une fois traversée, cet avenir ne se donne pas, n'apparaît pas comme en évidence. Il est question de trouver sa place d'un côté ou de l'autre.

« *Je n'ai pas encore d'endroit pour commencer à vivre* ».

Nizar, Marseille, mercredi 22 juin 2011

Quand la photographie raconte...

Patrick Zachmann mêle dans ses images, aussi bien des photographies tendant vers le documentaire objectif, réfléchi, fruit d'une distance et d'un recul volontaires et contrôlés que des clichés plus subjectifs, directement issus de son affect, de son sentiment ou pathos au moment de la prise de vue.

Cet aller et retour permanent lui permet de dépasser le simple récit et tenter de faire partager avec le regardeur un ressenti ambigu. Dans tous les cas, l'empathie dont il fait preuve. Certaines photographies sont là comme des silences qui ponctuent les histoires personnelles, la sienne et celle des autres.

« *Elle (la photographie) aussi cultive le silence, suggère plus qu'elle ne dit, opère là où les mots sont impuissants, montre l'indicible. Le silence de la photographie, c'est sa force et en même temps sa limite.* »
Patrick Zachmann

« *J'aime ces façades de maisons marseillaises aux volets fermés, qui, lorsque le soleil frappe dessus, ont l'air fausses. Comme des décors de cinéma. Des maisons sans profondeur, juste des façades.* »
Patrick Zachmann



Patrick Zachmann
Marseille, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos



Patrick Zachmann
Marseille, 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Apprécies de Patrick Zachmann, ces façades, aveugles, aux volets fermés sur l'extérieur, sur le monde, se situent comme des murailles infranchissables, ou du moins à percer, à conquérir. Elles symbolisent les refus et désillusions auxquels devront faire face Nizar, Issam, Walid et les autres. L'emploi volontaire du noir et blanc apporte une dimension intemporelle et éloigne ces images du documentaire. Elles sont là pour exprimer ce que Patrick Zachmann a ressenti et n'a peut-être pas dit pour rester objectif face aux jeunes personnes et aux jeunes destins qu'il a rencontrés.

Ces images grises vivent donc au milieu des portraits de ces protagonistes d'une histoire mille et une fois renouvelées. Ce n'est plus l'histoire de Nizar, Issam ou Walid mais bel et bien celle de tous les migrants à la recherche d'un horizon, au-delà de ces façades...

Les portraits présents en disent long sur les multiples chemin du destin :

- Celui qui pose dans la rue
- Celui qui a un chez soi
- Celui qui travaille
- Celui qui marche...



Patrick Zachmann
Walid dans sa chambre, foyer des Lilas, Marseille 2011
Issam, Marseille 2011
Walid en bas de son foyer, Marseille 2011
Issam sur un chantier, Nice 2012
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

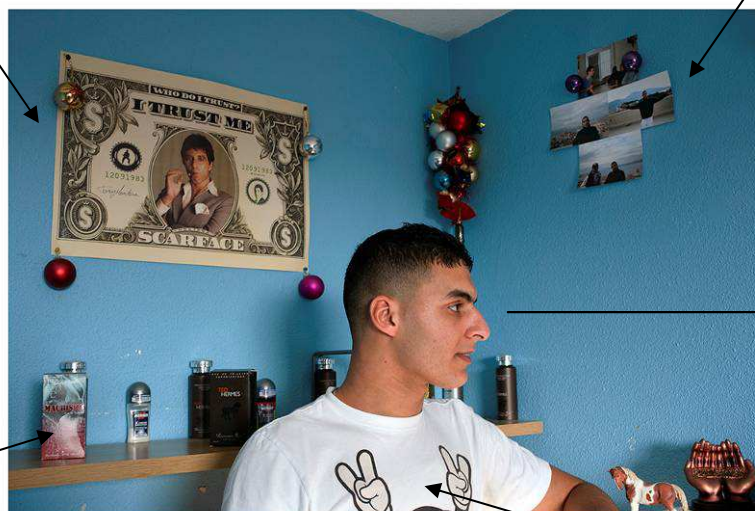
musée Nicéphore Niépce

Quand la photographie raconte... Analyse d'image

Le dollar au mur : l'argent, gagner de l'argent, ce qui motive (bien souvent le départ)
Le message « I trust me » Je me fais confiance, ne compter que sur soi
« Scarface », le cinéma : le rêve véhiculé par les superproductions hollywoodiennes.

Les photographies au mur : la famille, les amis, les soutiens, ceux que l'on a quitté mais que l'on porte en soi, les camarades d'aventure, un morceau de l'histoire, les racines...

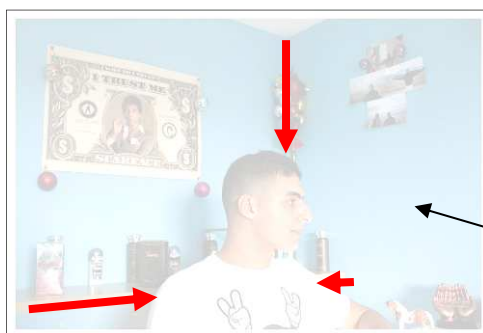
Les marques, la mode, la société du paraître et de la consommation, bien présenté, ne pas se laisser aller, l'estime de soi.



Le regard droit fixant le hors champ, voir plus loin, ne pas s'enfermer, au-delà des murs, l'avenir devant soi.

Patrick Zachmann
Walid dans sa chambre, foyer des Lilas, Marseille 2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Le « V » de la victoire, la réussite.



Les lignes de force présentes dans l'image ramènent vers le personnage.

Un espace vide (le seul) permet à son regard de s'échapper hors cadre.

Extrait du livre « Mare mater Journal méditerranéen »

« Régularisé, Issam travaille comme peintre en bâtiment à Marseille. Il a visité sa famille à Annaba après deux ans de séparation. Noureddine vit au Canada avec sa femme et ses trois filles. Il espère faire venir sa mère Badra, devenue veuve entre-temps. Régularisé, Walid suit une formation de cuisinier et s'intègre. Nizar, dont j'ai finalement eu des nouvelles, a été expulsé vers son pays natal, la Tunisie. »



Patrick Zachmann
Lampedusa, Italie
2011
© Patrick Zachmann, Magnum Photos

Quand le parcours intime fait œuvre

Patrick Zachmann réalise un projet qui procède intimement de son propre parcours, de sa propre histoire qu'il confronte avec celles de ceux qu'il rencontre.

Les personnes qui lui racontent leurs histoires particulières sont en quelque sorte un miroir pour lui-même.

Son travail consiste d'une part à photographier les autres pour mieux se connaître et rechercher sa propre histoire à travers la mémoire défaillante de sa mère.

Il fera de même pour son père avec un documentaire « La mémoire de mon père » réalisé en 1998.

L'artiste témoigne de l'« influence » d'auteurs auxquels il est sensible et qui ont travaillé dans une certaine proximité de démarches ou de sensibilités.

Outre l'auteur Albert Cohen et son « *Livre de ma mère* », l'auteur fait implicitement référence dans son livre aux artistes Sophie Calle, Diane Arbus et Richard Avedon.

Sophie Calle

Depuis plus de vingt ans, Sophie Calle se met en scène dans des situations autobiographiques, qu'elle a su teinter de fiction et d'humour.

Pour la première fois sa mère, décédée en 2006, inspire son œuvre. Dans *La Filature* (1981), elle ne tenait qu'un rôle anecdotique, qui consistait à engager un détective privé pour suivre sa fille.

Dans *Rachel, Monique* qui porte ses prénoms, elle occupe la place centrale.

Le rôle thérapeutique de l'art est pour Sophie Calle une évidence.

Art et vie privée se confondent. Cette autobiographie vivante l'amène à mettre en scène sous forme d'exposition et dans un livre - *Rachel, Monique* - publié aux éditions Xavier Barral, des éléments glanés sur sa mère. Sophie Calle l'a notamment filmé au pied de son lit de mort alors qu'elle se savait mourante, atteinte d'un cancer.

L'artiste, ne sachant pas que cet enregistrement serait ensuite utilisé pour son projet artistique, avait surtout l'objectif de ne pas perdre les derniers mots que sa mère aurait pu lui transmettre.

Elle lira également des extraits du journal intime de sa mère au festival d'Avignon en 2012.



Sophie Calle
Rachel Monique
2010
© Sophie Calle

Quand le parcours intime fait œuvre

Richard Avedon (1923 - 2004)

L'œuvre de Richard Avedon se révèle être un portrait de l'Amérique de la seconde moitié du XXe siècle.

Pour les magazines les plus célèbres comme Life, Harper's Bazaar ou Vogue, l'artiste a transmis à la photographie de mode sa passion, son énergie et lui a donné une nouvelle vie. A New York, il a photographié la vie culturelle, installant sur fond blanc les célébrités du monde de la littérature, de l'art et du spectacle. Aux côtés des puissants, dans une tradition élitiste du portrait, il a photographié des américains anonymes, exclus et défavorisés.

Ce que photographie Richard Avedon c'est la vie elle-même. Les hommes sont mis à nus devant son objectif, dépossédés d'une réalité superficielle. Sur le fond neutre, dans une composition épurée, seule l'âme du sujet apparaît.

Entre 1969 et 1973, Richard Avedon réalise des portraits de son père, Jacob Israel Avedon. Les photographies saisissantes de cet homme rongé par un cancer, dans les dernières années de sa vie, résonnent comme un memento mori. Sur le visage de son père, l'émotion saisie devient l'émotion de tout un peuple face à la fragilité de l'être.

Richard Avedon prend des photographies de son père systématiquement et aussi froidement que s'il s'était agi d'un étranger.

Une distance d'autant plus perturbante qu'à la toute fin, c'est l'agonie de son père, que le photographe va ainsi enregistrer, s'attendant de la sorte à restituer « *un voyage vers la mort* ».

Comme l'indiquera Marta Gili « *Avedon est un des rares photographes à nous amener à penser, à réfléchir à la condition humaine* ».



Richard Avedon

Jacob Israël

1980

© Richard Avedon,

L'immersion pour mieux photographier

Diane Arbus (1923 - 1971)

Diane Arbus assimilait son appareil photo à « un passeport », elle voulait et faisait en sorte que les sujets l'emmène chez eux : c'est le cas par exemple du « Géant Juif » qui vit encore chez ses parents.

Ce témoignage provient des archives de Diane Arbus : elle dit de lui qu'« il est tragique avec son esprit curieux, amer et un peu stupide. »

Elle évoque la douleur des parents, qui sont également pris en photo : « les parents sont orthodoxes (...) et ils désapprouvent sa carrière de phénomène de foire.»

La photographie très célèbre où le géant se trouve en compagnie de ses parents fait parti d'une série. Elle se détache du lot parce que, contrairement aux autres, « il se détache de ses parents, se met de profil et les regarde. Sa mère dans sa robe à fleurs entièrement énamourée, bouleversée par ce géant qui est l'enfant qu'elle a enfanté. »

Le géant, une fois capturé par l'appareil photographique de Diane Arbus devient un « personnage légendaire ».



Diane Arbus
Géant juif Eddie Carmel chez ses parents dans le Bronx
1970
© Diane Arbus

Si les tentatives d'interprétation du travail de Diane Arbus se heurtent souvent au mystère insondable de sa fascination pour les « freaks », pourquoi ne pas s'en tenir à ce que ces clichés offrent à voir : des tableaux emblématiques, sans filtre ni fioriture, de l'Amérique des années 50 à 70, glanés selon les méthodes d'une documentariste.

Diane Arbus en effet, choisit l'immersion dans les milieux qu'elle photographie. Constamment à la recherche d'expériences et de rencontres, elle ne rechigne pas à donner de sa personne : elle se met nue dans les camps de nudistes, dort une nuit dans la chambre d'un nain et le photographie au matin, erre toute une nuit dans les parcs et les quartiers malfamés de New York à l'affût de personnages interlopes.

[...] je suis convaincu de la nécessité d'un échange entre le photographe et son sujet. C'est de la qualité de cet échange que découle celle des images.

Patrick Zachmann

musée Nicéphore Niépce

PROPOSITIONS PEDAGOGIQUES

Donnez aux élèves les citations suivantes de Patrick Zachmann et demandez leur de l'illustrer d'une photographie choisie dans l'exposition en argumentant leur choix :

« Je n'aime pas me retrouver entre « pros » et je ne me suis jamais considéré comme un photographe d'actualité. Je suis incapable de réagir instantanément à un événement en sautant dans le premier avion. Je mets quelquefois des mois, voire des années, avant de me décider à m'atteler à un sujet. J'aime être là lorsque les reporters se tournent vers d'autres événements, découvrir des lieux désertés, poser un regard sur des gens délaissés, sur des conflits oubliés. »

« Je me sens toujours démuni lorsque je dois traiter de sujets dans lesquels je ne parviens pas à projeter un peu de moi-même. »

« Je suis convaincu que c'est pour faire l'album de famille qui me manque [...] que je suis devenu photographe. »

« Elle (la photographie) aussi cultive le silence, suggère plus qu'elle ne dit, opère là où les mots sont impuissants, montre l'indicible. Le silence de la photographie, c'est sa force et en même temps sa limite. »

« Il me faut du courage pour rester photographe devant ma mère, alors qu'à certains moments j'aimerais n'être que son fils. [...] Il est plus facile de témoigner de la détresse des autres que de la sienne. »

Proposez aux élèves de choisir une sélection de photographies dans l'exposition afin de reconstituer le récit d'un migrant clandestin. En classe, des mots peuvent venir compléter cette histoire en images.

Proposez aux élèves de taper « migrants clandestins » sur un moteur de recherche, en ayant sélectionné une recherche par image.

Au regard des premières occurrences, demandez leur d'argumenter les différences de point de vue entre les images véhiculées par les médias (centrées sur les embarcations bondées, les camps, la masse des migrants) et le regard de Patrick Zachmann.

Quel message véhicule l'image de presse? Quel distance peut apporter l'artiste?

Ressources Sélection

PHOTOGRAPHIE

Série de Bruno Serralongue sur les migrants à Calais : La jungle de Calais

Série de Dominique Dussidour : photographies de messages laissés par les migrants sur des préfabriqués du camps de Calais, juillet 2008

Série de François Legeait : « Destins clandestins, Les réfugiés après Sangatte »

FILMOGRAPHIE

Film Harragas de Merzak Allouache 2009 (en salle 2010)

Documentaire Algérie : les harragas disparus par Leïla Beratto (diffusion chaîne rfi 22 décembre 2013)

ŒUVRE PICTURALE

Kader Attia, « Harragas, les damnés de la mer » (reprise du tableau icône de Géricault Le radeau de la Méduse mais composé en mosaïque à partir de centaines de photographies de Harragas.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage « Harragas, les brûleurs de frontières » de Saloua Ben Abda illustrations Wissem El Abed, éditions Encre d'Orient, 2010

Ouvrage « Celles qui attendent », de Fatou Diome, éditions Flammarion, 2010

Ouvrage « Récit d'un clandestin africain en route vers l'Europe », Bruno le Dantec et Mahmoud Traoré, éditions Lignes

Bande dessinée « Clandestino ou le terrible destin des Harragas » Aurel, éditions Glénat

musée Nicéphore Niépce

Mise en perspective avec le programme d'histoire des arts COLLEGE

- | | |
|----------------------------|---|
| « Arts, espace, temps » | L'œuvre d'art et la place du corps et de l'homme dans le monde et la nature |
| « Arts, Etats et pouvoir » | L'œuvre d'art et la mémoire |

Mise en perspective avec le programme d'histoire des arts LYCEE

- | | |
|--|------------------------|
| « Arts, sociétés, cultures » | L'art et les autres |
| « Arts, mémoires, témoignages, engagements » | L'art et l'histoire |
| « Arts, contraintes, réalisations » | L'art et la contrainte |
| « Arts, informations, communications » | L'art et ses fonctions |

Mise en perspective avec le programme d'arts plastiques COLLEGE

« *Images, œuvre et fiction, images, œuvre et réalité* »

Mise en perspective avec le programme d'arts plastiques LYCEE

- « Œuvre, filiation, rupture »
- « L'espace du sensible »
- « L'œuvre et le monde »
- « Les processus de représentation »

L'ENTREE AU MUSEE EST GRATUITE POUR TOUS.

**LES VISITES COMMENTEES SONT GRATUITES
POUR LES SCOLAIRES.**

**musée
Nicéphore
Niépce**

Patrick Zachmann
Mare, Mater
Exposition co-produite
avec Magnum Photos
Inauguration : vendredi 13 février / 19 h
28 quai des Messageries
71100 Chalon-sur-Saône
03 85 48 41 98
www.museeniepce.com

